

# Michel Edouard BERTRAND

La première fois qu'il m'avait emmené à Mons, ce village du haut Var où il louait une petite maison, au moment de prendre la route pour Pégomas à la sortie de Cannes, Bertrand m'avait montré le cimetière où son père était depuis peu enterré. Il y a de cela plus d'une douzaine d'années ; mais chaque fois que par la suite je suis repassé sur la route à côté du cimetière, j'ai pensé à l'homme qui reposait ici, à ses outils de tonnelier que Bertrand m'avait montrés depuis avec émotion et admiration.

Le mardi 28 août 1979, à ce même cimetière, nous avons accompagné pour la dernière fois Michel Bertrand lui-même, décédé le samedi précédent d'une crise cardiaque, à Mons.

Ce jour-là, pour moi, vingt-deux ans de souvenirs et d'amitié se sont figés. Et pendant qu'on le mettait en terre, m'est revenue en mémoire la lettre qu'il m'avait écrite en octobre 1970, après la mort de mon père. Chaleureuse et confiante, elle parlait de l'implacable loi du tâtonnement expérimental et de l'apprentissage de la maturité.

Qu'on me pardonne si je parle d'abord de l'ami avant de parler du responsable. Il me sera de toute façon difficile de les séparer. Et nous avons tant parlé de ces choses de la vie et du cœur...

Je l'avais abordé pour la première fois en 1957 à propos d'un texte qui faisait allusion à Antonin Artaud paru dans *La Chandelle Verte*, revue de poésie qu'il animait avec Jacques Bens et Raymond Jardin. La glace était brisée — on disait Bertrand d'un abord difficile ; il intimidait — et par cette porte de la poésie notre amitié s'est ouvert un chemin qui ne s'est plus arrêté, malgré les embûches d'un mouvement où il a toujours été complexe de vivre.

J'ai peu à peu appris de son passé. Il aimait raconter et j'aimais l'écouter. Alors c'était la Résistance et cette grenade dont il était fier et qui s'est avérée à la Libération n'être pas chargée... C'était l'École Freinet dans l'après-guerre et les films qu'il y avait faits : le livre de vie des petits de l'École Freinet, *Six petits enfants allaient chercher des figues*. C'était, en même temps que Freinet, son exclusion du Parti Communiste dont il parlait encore récemment dans *L'Éducateur* et qu'il avait toujours gardée sur le cœur. C'était sa nomination dans les Landes avec Jacqueline, sa femme. Puis le retour à Cannes, en 1960, je crois.

Alors, son nom s'attache peu à peu à une liste impressionnante de réalisations, soit qu'il en ait été à l'origine, souvent, soit qu'il les ait seulement mais solidement accompagnées et soutenues : les albums d'enfants, l'évolution des B.T. avec l'apparition des S.B.T., B.T.J., B.T.2, l'Art enfantin et ses suppléments, le livre *L'Art à grands pas* publié chez F. Hazan, Cauduro, les Congrès des Imprimeurs de Journaux Scolaires, la collection B.T.R., les pages roses de *L'Éducateur*, le livre *La pédagogie Freinet par ceux qui la pratiquent*

publié chez F. Maspéro, les albums Art enfantin et *Les enfants dessinent aussi*, les livres publiés chez Casterman depuis *Poèmes d'adolescents* jusqu'à *Comme je te le dis* et ceux qui paraîtront maintenant. Et toute sa connaissance du monde de la presse et de l'édition...

C'est beaucoup ! J'en oublie peut-être et il serait difficile de relever tous les moments où il joua un rôle important. Et ça ne pouvait aller sans difficultés...

Parce que ce serait la fausser cette longue amitié, de ne pas dire aussi les divergences et les tensions. En fait les incompréhensions. C'est vrai, Bertrand fonçait : il débordait d'idées et ne rêvait que de lancer encore d'autres publications et d'autres travaux... Il ne mesurait pas toujours ce que la réalisation représenterait ? Ça voulait dire qu'il nous faisait la confiance de tirer le meilleur de ce qu'il proposait ! Et faut-il lui en vouloir, à lui qui est mort sans un sou devant lui ? Son seul souci était de témoigner, de témoigner encore de la Pédagogie Freinet, avec enthousiasme et générosité. Cette générosité, tous ceux qui sont venus à la petite maison de l'impasse Bergia, à Mons ou à Mougins, ne l'ont jamais vue en défaut. Et je n'ai jamais vu que nos désaccords l'aient entamée.

Je vais dire aussi qu'il eut des maladroites dont je sais que les camarades ont souffert. Je ne le dirais pas comme cela si je ne savais pas qu'il n'était pas insensible — ô combien — lui aussi. (Et c'est bien au-delà de Bertrand que, dans notre mouvement, le manque de discernement et de moyens nous aura parfois conduits à ne pas savoir vivre et nous enrichir des richesses de beaucoup de camarades et à laisser les failles de chacun prendre le pas sur ce qu'il avait pu apporter...)

Ses colères ou ses indignations nous arrivaient en lettres d'orage au C.D. ou (plus rarement) au C.A. dans les années qui ont suivi le congrès de Lille. Elles n'irritaient pas tant par leur sens que par leur forme. Mais que disait-il, en fait, sinon que des structures pouvaient prendre le pas sur des groupes de travail vivants et motivés, et les détruire ? Pouvons-nous dire aujourd'hui qu'il se trompait tout à fait ?

Il avait rentré ses colères. Il a continué son travail. Jusqu'au bout.

Il a vécu debout, entier, têtu et généreux. Il est mort terrassé.

Allez, Bertrand, la Camarde n'aura pas attendu la Saint-Michel, ni cet automne dont tu disais si bien, de Mons, la lumière et le parfum. S'il est vrai que de penser très fort à quelqu'un que l'on a beaucoup aimé ça finit par aller quelque part, moi je t'assure que tu ne seras pas seul ce jour-là, là-bas. Ni pour les Saint-Michel qui viendront...

Michel PELLISSIER  
26 septembre 1979